

du sang à s'approcher de l'autel du Dragon-Baphomet. Neuf adeptes montèrent à l'orient. Chacun écrivit, au pinceau, son nom sur une carte ; les neuf cartes furent pliées, jetées dans un sac, qu'agita un dignitaire ; puis, le grand-sage tira du sac, l'une après l'autre, trois de ces cartes et lut à haute voix les noms qui s'y trouvaient :

— A-fou ! Sheu-ton ! Yeu-sing ! ...

Les six affiliés dont les noms n'étaient pas sortis descendirent de l'estrade et revinrent s'asseoir à leurs places. Les trois autres, c'est-à-dire les frères A-fou, Sheu-tong et Yeu-sing restèrent à l'orient ; ils venaient d'être désignés ainsi pour jouer le rôle de sacrificateurs dans la lugubre tragédie qui se préparait.

Le grand-sage éleva de nouveau la voix :

— Que le sort, dit-il, désigne à présent celui d'entre nous qui, si notre Dieu l'agrée, ira aujourd'hui se réunir à lui dans le feu de l'infinie purification !

Tous les assistants, alors, — sauf les trois visiteurs, dont j'étais, — défilèrent devant la table du secrétaire, et chacun inscrivit au pinceau son nom sur une petite carte, ainsi qu'avaient fait précédemment les neuf derniers initiés. Les cartes, pliées une à une, furent ajoutées aux six qui étaient restées dans le sac, tenu par un des dignitaires ; celui-ci et le grand-sage lui-même avaient mis leurs noms avec ceux des autres.

Le grand-sage tira du sac une des cartes pliées, l'ouvrit, et lut le nom :

— Yéo-hwa-tseu ! ...

Un des Chinois sortit des rangs.

— Béni soit Tcheun-Young ! s'écria-t-il ; et que Zi-Ka m'obtienne d'être agréé ! ... Béni soit Tcheun-Young à jamais ! ...

Lentement, il traversa la salle, monta à l'orient, et vint se placer en face des trois derniers initiés reçus et désignés pour être ses bourreaux ; ceux-ci s'étaient rangés en alignement, silencieux aussi et sans émotion apparente, tout au moins.

— A genoux, mes frères ! dit le grand-sage ; et faisons la prière mentale.

Tout le monde s'agenouilla. Le frère Yéo-hwa-tseu monta, lui, sur l'autel, et là, à genoux, se plaça auprès du Dragon-Baphomet, exactement au-dessous de sa griffe gauche ; en même temps, il enlevait ses insignes d'adepte luciférien et les déposait sur les genoux de l'idole ; puis, il ouvrait ses vêtements et mettait son épaule gauche à nu.

Je ne sais ce que je ressentais ; je ne pourrais le dire. J'éprouvais, sans aucun doute, quelque chose de nouveau ; le cœur me battait à rompre ma poitrine, et un frisson me courait à la peau. Ces sensations, je les constate ici ; mais je ne saurais les expliquer.

Soudain, j'eus l'impression très nette d'un souffle d'une chaleur extrême exhalé par une bouche invisible sur mon visage ; instinctivement, je rejetai ma tête en arrière ; et je vis le même mouvement de recul exécuté en même temps par tous les assistants sans exception.

Une seconde après, à peine, la griffe gauche du Dragon-Baphomet, idole formée de divers métaux, s'abaissa sur l'épaule gauche du frère Yéo-hwa-tseu et s'enfonça dans ses chairs ; le sang jaillit ; la statue releva sa griffe et reprit son immobilité.

Alors, le frère Yéo-hwa-tseu sauta à bas de l'autel, et, montrant avec orgueil le sang qui coulait de l'empreinte diabolique, très nettement visible, en cinq trous profonds, il cria à l'assemblée quelques mots chinois que je ne compris pas, mais qui me furent expliqués plus tard. Il criait ceci, d'un ton de triomphe :

— Je suis agréé par notre Dieu ! je suis choisi ! je suis élu ! ... A moi, à moi toutes les flammes du ciel de feu ! ...

Des frères servants avaient apporté un brasier, un billot de bois, traîné sur les dalles avec un bruit sourd, et un couteau, ou plutôt une grande lame d'acier tenant le milieu entre le coutelas et le sabre, une sorte de sabre-baïonnette large et triangulaire, à la pointe et aux tranchants très effilés, pouvant piquer et couper, et dont la poignée était en forme de tête de dragon.

Le frère Yéo-hwa-tseu quitta l'orient et vint au milieu du temple, où le brasier ardent avait été placé, un peu en avant du baptistère. Là, il se dépoilla de tous ses vêtements, jetant dans le feu, au fur et à mesure, ses babouches, son pantalon, son pundjama, puis sa moresque de soie, objets que les flammes dévorèrent en un clin d'œil.

Quant au billot, il avait été monté sur l'estrade de l'orient, devant l'autel. D'autre part, tout à fait à l'extrémité de la salle, on avait installé une petite table, sur laquelle étaient trois coupes, remplies de je ne sais quel breuvage.

Une fois déshabillé, le frère Yéo-hwa-tseu revint à l'orient, où les frères A-fou, Sheu-tong et Yeu-sing l'attendaient, le premier des trois armé du glaive sinistre.

Yéo-hwa-tseu s'inclina devant le grand-sage, qui le bénit ésotériquement et l'embrassa. Puis, il se plaça auprès du billot.

L'horrible drame approchait de son dénouement.

Sans prononcer une parole, Yéo-hwa-tseu avait posé sur le billot sa main droite. Je vis tout coup un éclair briller, un bras s'abaisser,

et j'entendis un choc sourd, suivi d'un petit "clac" sec. Le frère A-fou venait, d'un coup net et sans hésitation, de trancher le poignet droit de l'élu du diable ; la main gisait sur le plancher, inerte, tandis que des filets de sang jaillissaient de l'avant-bras coupé, inondant le billot de bois. L'homme n'avait pas poussé un cri et n'eut même pas un plissement de front.

A-fou passa le couperet à Sheu-tong. Yéo-hwa-tseu posa, automatiquement, sa main gauche à l'endroit même où avait été la droite. Encore un coup sec, précédé d'un éclair, Sheu-tong avait suivi l'exemple d'A-fou. La main gauche de l'élu du diable gisait aussi au pied du billot, dans une flaque de sang rutilant et vermeil, coagulé. L'homme toujours ne sourcillait pas.

D'un mouvement machinal encore, il souleva sa jambe droite et la posa à son tour sur le billot, tandis que Sheu-tong remettait à Yeu-sing le glaive meurtrier. Un troisième éclair brilla ; j'entendis un "hem" sonore, poussé par le dernier des trois bourreaux que le sort avait désignés ; il venait, lui aussi, de frapper, et le pied droit d'Yéo-hwa-tseu était allé rejoindre ses mains.

A présent, il se tenait sur le pied gauche, calme, mais pâle et faiblissant visiblement, par suite du sang perdu qui coulait poisseux de ses trois affreuses plaies. Cependant, il était loin d'être à bout de forces.

— Frères, dit le grand-sage, les trois membres sacrifiés du frère Yéo-hwa-tseu sont tombés ; les formalités sont accomplies ; il ne reste plus qu'à trancher la tête à l'élu de notre Dieu... Vous savez mes frères, que, lorsque le sacrifice du sang s'accomplit en présence de visiteurs appartenant à des rites en correspondance avec le nôtre, c'est au frère le plus haut gradé d'entre eux qu'est réservé l'honneur de trancher la tête de l'élu...

A ces paroles, je sursautai ; il me sembla que je recevais le choc d'une poutre en pleine poitrine. Le grand-sage continua :

— Nous avons aujourd'hui parmi nous, parmi les visiteurs estimés et vénéérés, un grand-maître ad vitam du rite de Memphis, 90e degré, pourvu, en outre, du grade palladique de Hiérarque et membre même du grand triangle *le Lotus* de Charleston. Il n'y a donc pas d'hésitation possible de notre part pour savoir à qui de ces trois éminents visiteurs revient l'honneur de faire entrer notre bien-aimé frère Yéo-hwa-tseu dans la gloire céleste ; c'est lui, l'éminentissime Hiérarque de Charleston qui doit trancher la tête du saint choisi parmi les saints par notre Dieu.

A cette apostrophe, le ciel s'écroulant sur moi ne m'eût pas écrasé davantage. Sur le coup, je fus anéanti, d'autant plus qu'immédiatement Yéo-hwa-tseu se tourna vers moi, en étendant ses bras mutilés, dégouttant de sang, et me cria en anglais, d'une voix vibrante :

— Frère de Charleston, coupe-moi la tête ! Frère de Charleston, ne me refuse pas cet honneur !

En même temps, Yeu-sing descendait de l'orient, me remettant l'arme odieuse dont il venait de se servir, et un frère servant m'apportait une des trois coupes auxquelles j'ai fait allusion il y a un instant.

— Bois, très illustre frère, dit le grand-sage, m'interpellant directement, bois le breuvage d'honneur préparé pour nos amis du Palladium.

A peine venais-je de boire, que je sentis le sang affluer à mon cerveau ; j'étais comme dans un tourbillon ; je tombai assis sur mon siège, mais pour me relever aussitôt ; je m'appuyai d'abord sur le glaive qui m'avait été remis, comme sur une canne, me sentant les jambes brisées ; puis, brusquement, je devenais léger, souple, vigoureux ; il me semblait que, d'un coup de poing, j'aurais pu défoncer une muraille. En quelques secondes, je passai par divers états diamétralement opposés. Mais, dans tout cela, je ne perdis de vue la coopération qui m'était demandée au meurtre du frère Yéo-hwa-tseu ; car celui-ci me criait de plus belle :

— Frère de Charleston, coupe-moi la tête ! Frère de Charleston, ne me refuse pas cet honneur !

Comment me tirer de cette situation impossible ? ... Je m'interrogeais à peine, sentant bien qu'il m'était défendu de paraître délibérer avec moi-même ; c'eût été me trahir... Et même, en faisant machinalement le premier pas vers l'orient, je me demandai si l'on ne m'avait pas éventé déjà, si je n'étais pas soupçonné, découvert ; je me voyais perdu ; je me disais que l'on ne m'avait fait qu'insidieusement l'offre d'achever le sacrifice du sang, afin de me la voir repousser ; et alors, selon toute évidence, j'allais être massacré.

J'arrivais à dix mètres du billot. Je voyais rouge, violet, vert ; tout un arc-en-ciel de couleurs dansait autour de moi, à travers lequel se dressaient les silhouettes du grand-sage, des dignitaires, des trois premiers bourreaux désignés par le sort, qui tous me regardaient avec des yeux flamboyants, tandis que l'autre, l'élu du diable, le damné Yéo-hwa-tseu, ses bras coupés et sanglants tendus vers moi, scandait, sur un ton suppliant à présent, son éternelle phrase :

(A suivre.)